

# Hugo Zemelman et la construction de la théorie sociale

GLODEL MEZILAS

*La connaissance constitue de plus en plus une arme pour  
imposer et consolider des choix et des accès permettant de faire de  
l'histoire un espace de gestation de projets.*

Hugo Zemelman

RESUMEN: El ensayo analiza la teoría social de Hugo Zemelman. Según nuestra interpretación, basada en la lectura de sus obras maestras, el autor propone dos soluciones complementarias para la construcción del conocimiento: el método dialéctico y la resignificación de los conceptos. El sociólogo reconoce que el sujeto cognoscente es a la vez constructor de conocimiento y de realidad. Muestra asimismo que el presente es una categoría central en la construcción teórica.

ABSTRACT: The essay analyzes the social theory of Hugo Zemelman. According to our interpretation, based on the reading of his main works, the author proposes two complementary solutions for the construction of knowledge: the dialectic method and the resignification of concepts. The sociologist acknowledges the fact that the cognizant subject is the constructor of both knowledge and reality. He also shows that the present is a central category in theory building.

*Palabras clave:* método dialéctico, resignificación, teoría social, presente.

*Keywords:* dialectic method, resignification, social theory, present.

## INTRODUCTION

Cet essai explore l'épistémologie critique d'Hugo Zemelman à travers ses principaux ouvrages. Sociologue mexicain d'origine

chilienne, la théorie sociale en Amérique latine atteint chez lui son plus haut niveau d'autoréflexion critique. Zemelman se spécialise dans les questions de méthodologie et d'épistémologie qui s'inscrivent selon lui dans un horizon dialectique. Il est profondément conscient du fait que la connaissance de la réalité mouvante et en constante ébullition doit faire l'objet d'une réflexion épistémologique permettant de mieux déchiffrer sa complexité et sa nature profonde. Comme tant d'autres chercheurs latino-américains – Sergio Bagú, Pablo González Casanova, notamment – il insiste sur la nécessité de penser la réalité sociale à partir de sa propre dynamique au lieu d'imposer des concepts, des catégories et des paradigmes préfabriqués en Occident. Sa pensée n'est pas facile à saisir car elle exige un grand effort de synthèse critique ; on peut dire que sa manière de raisonner, la densité et la complexité de sa pensée s'inscrivent dans une tradition occidentale de type kantien, hégélien voire habermassien. Il s'agit donc d'un sociologue doublé d'un philosophe. Hugo Zemelman aborde de front la question de la construction de la connaissance ou de la rationalité scientifique en se basant sur la méthode dialectique, même si celle-ci a été profondément remise en question par le criticisme kantien. Le sociologue ne tourne pas le dos au cadre épistémologique occidental, car la notion de dialectique, au cœur sa proposition épistémologique, est issue de la tradition occidentale. Son usage de la dialectique est lui-même dialectique, c'est-à-dire qu'il tient compte de la spécificité de la réalité latino-américaine. Zemelman fait en fin de compte une lecture latino-américaine de la dialectique et des traditions épistémologiques européennes.

La compréhension de la réalité par la méthode dialectique n'est en rien dogmatique ou schématique. Au contraire, la dimension heuristique de la dialectique lui permet de construire une épistémologie critique permettant de mieux penser le mouvement de la réalité régionale. La dialectique constitue le

noyau dur de son épistémologie critique ; elle lui permet de penser le présent, de remettre en question les catégories, les concepts et les théories de référence pour comprendre et interpréter la réalité. La problématique centrale de sa théorie peut se résumer aux questions de taille que Zemelman (1983, pp. 35-36) pose : comment comprendre la relation entre les catégories de la pensée et les propriétés du réel ? Comment penser le mouvement ? Devons-nous penser le mouvement en tant que dialectique ou devons-nous penser dialectiquement le mouvement ? Ou encore penser dialectiquement le mouvement dialectique ? Jusque dans ses dernières publications, le sociologue tente d'apporter des réponses pertinentes à ces questions (Zemelman, 2004, p. 21).

Le rapport entre les catégories de la pensée et les propriétés du réel renvoie à la question de la rationalité scientifique. Le sociologue sait que l'ordre de la réalité n'est pas celui de la pensée, ni des théories. Tenter de comprendre et d'expliquer la réalité à l'aide de théories et/ou de concepts figés et fermés pose un grand problème de validité et de pertinence pour la connaissance du réel. Les théories sont enfermées dans leurs structures déterminées et les concepts véhiculent des propriétés et des contenus différents des propriétés de la réalité. Le rapport entre les deux est d'une grande complexité et s'inscrit dans une dynamique de tension. Il est difficile pour la théorie de se penser et de se concevoir hors de ses structures internes, propres à une temporalité et spatialité déterminées. Il y a donc un déphasage entre la théorie et la réalité, le temps de la théorie n'étant pas celui de la réalité, et les ensembles théoriques obéissant à une dynamique qui ne coïncide pas avec celle de la réalité. Conscient de ce fait, Zemelman (2004, p. 21), écrit : « la réalité à laquelle nous sommes confrontés, la réalité sociohistorique, contient de multiples significations. Ce n'est pas une réalité claire, sans équivoque, avec une signification cristalline que l'on peut aborder en se contentant de construire des théories. Tel n'est pas le cas pour diverses raisons, abordées dans le cadre du

débat qui a lieu actuellement dans le domaine académique autour de la problématique qu'affrontent les sciences sociales et qu'on pourrait résumer en une idée : le déphasage entre les ensembles théoriques et la réalité. »

Cette absence de coïncidence entre deux univers pose la question de leur relation dans le cadre de la construction de la connaissance. Cela signifie qu'on ne peut pas imposer un corps de concepts et de catégories toutes faites à une réalité extérieure. Il faut nécessairement prendre en compte le mouvement de cette réalité spécifique par rapport au mouvement logique et interne des concepts. Zemelman (2004, p. 22) pense qu'il est essentiel d'avoir conscience de ce déphasage afin d'éviter des répercussions pouvant aller jusqu'à l'invention de réalités sur la base de concepts et de théories ne tenant pas compte du mouvement spécifique du réel :

Si l'on n'a pas conscience du déphasage existant entre la théorie et la réalité qu'on prétend décrire, on finit par inventer des réalités. Nous pouvons constater ce travers dans la recherche, dans l'enseignement et dans le milieu académique en général, mais aussi à d'autres niveaux, comme par exemple dans le discours politique dont nous constatons parfois qu'il s'enferme dans des concepts non-pertinents qui ne rendent pas compte de la réalité. Entre autres implications, il s'agit de poser et de résoudre le problème. Or, la résolution ne saurait en aucun cas être exclusivement théorique, au sens où il suffirait d'échafauder un ensemble de propositions dotées d'une fonction explicative à même de résoudre le problème une fois pour toutes. Penser qu'un déphasage de cette nature peut se résoudre à travers une théorie, c'est refuser de prendre conscience du fait que le problème est dans la théorie elle-même, qui, pour brillante et générale qu'elle soit, comporte par définition le risque d'un déphasage par rapport à la réalité.

Au fil de l'évolution de sa pensée, Zemelman en arrive à proposer deux solutions intrinsèquement liées l'une à l'autre : le recours à la dialectique et à l'idée de resignification.

### 1. LA MÉTHODE DIALECTIQUE ET LA THÉORIE DE LA CONNAISSANCE

La première solution de Zemelman (1983) renvoie à la dialectique qui permet un usage critique de la théorie en vue d'une meilleure connaissance du réel. Concernant le recours à la pensée dialectique, il admet qu'il s'agit-là d'un sujet controversé dans le cadre du débat philosophique et épistémologique entourant le marxisme. Pour lui, la dialectique est une façon de résoudre le rapport entre raisonnement et réalité, dès lors qu'elle permet de construire une connaissance spécifique de la réalité. Il rappelle que la dialectique est une conception opposée à l'immobilisme de l'être (Parménide) qui prend la forme du devenir, de l'écoulement incessant (Héraclite). Georges Gurvitch (1971, p. 38) souligne que la dialectique est « un ébranlement de toute stabilisation apparente de la réalité sociale. C'est un combat contre la stabilité artificielle dans le réel comme dans le conceptuel. C'est la démolition de tout ce qui est caduc dans la réalité, mais continue d'y subsister ». La dialectique, poursuit Gurvitch, consiste à démolir « les concepts momifiés qui, au lieu de servir de points de repère, empêchent de pénétrer dans le réel, en particulier dans la réalité sociale ». Pour Zemelman, la dialectique, dans sa première formulation, ne portait pas encore sur la structure du raisonnement, et elle représentait plutôt une exigence de grande complexité dans la conception du réel. Emmanuel Kant, argue Gurvitch (1971, p. 74), récuse la dialectique en tant que méthode ; pour lui, la dialectique n'est rien d'autre que « la logique des faux-semblants et des conclusions illusoire ». Avec Hegel, selon Zemelman, la dialectique devient

un problème logique suite au retour à la notion de totalité. Chez Hegel donc, la forme logique que prend la dialectique est une tentative de solution du problème de la totalité ; il s'agit d'un effort pour comprendre que ce qui est réellement objectif, c'est la totalité. Aussi, la dialectique en tant que forme logique s'efforce-t-elle de définir la nature du réel. L'effort pour comprendre l'objectivité réelle en tant que totalité pose le problème de la définition de la structure logique interne de cet effort cognitif.

Zemelman révèle l'importance de la fonction de la dialectique dans la définition du rapport entre pensée et réalité. En ce sens, la dialectique fournit la solution au problème de l'appréhension rationnelle des contenus réels en permettant de capter la réalité historique par une reconstruction rationnelle de la totalité concrète. Ainsi, pour Zemelman, la dialectique est plus une épistémologie qu'une logique. Elle permet de mieux capter le mouvement de la réalité et échappe à toute fixité théorique et conceptuelle. Le sociologue (1983, p. 36) souligne : « la captation de la réalité exige de s'ouvrir à elle sans se limiter au cadre des catégories théoriques ; ici, capter signifie reconstruire, et s'ouvrir signifie définir une relation de connaissance non assujettie à aucune structure catégorielle préalable. Cependant, la question de l'ouverture va au-delà de celle des limites de la théorie puisqu'elle englobe le problème de la complexité des catégories avec lesquelles l'homme peut raisonner ».

La dialectique permet ainsi d'enrichir la rationalité scientifique en partant du dynamisme de la réalité. Elle permet encore de dépasser les cadres figés de la théorie car elle tient compte des potentialités, des virtualités du réel qui est à la fois donné et possible. Les théories et les concepts ignorent le caractère dynamique du réel, alors que la dialectique reconnaît que le possible se loge au cœur de ce réel à explorer. Zemelman soutient que le donné est déterminé, alors que le possible est déterminable. Il existe une structure théorique du donné tandis que le possible renferme des contradictions à reconstruire. Dans le premier cas,

le rapport, la correspondance entre pensée et réalité, la structure des propriétés du réel, s'établit immédiatement. Dans le deuxième, en l'absence de correspondance, une relation de connaissance précède la construction théorique.

Aussi faut-il voir, selon Zemelman, dans la captation de la réalité par la pensée, un usage critique des théories, au sens où les théories ne sont pas à rejeter ou à employer de façon mécanique, mais à amplifier pour rendre compte de l'ouverture et de la potentialité de la réalité. Zemelman (1983, p. 47) argue que « la notion d'ouverture (ou de potentialité) remplit l'exigence épistémologique de théoriser sur le présent tout en évitant le recours aux structures théoriques impossibles à dynamiser... Voilà pourquoi la théorie formulée à partir de cette approche va considérer le réel comme étant inachevé, autrement dit comme une situation en processus de structuration dont les résultats seront déterminés par les effets de la praxis ». Si Kant (1987) mettait l'accent sur la critique de la raison pure en étudiant la faculté de connaître en tant qu'elle reposait sur des bases solides, Zemelman insiste sur une critique de la raison théorique qui ne permet pas de saisir l'ouverture caractéristique du réel et ses contradictions internes. Cette critique est nécessaire pour appréhender la nature changeante de la réalité sociale qu'il est impossible de réduire aux cadres théoriques et conceptuels. L'auteur (2003a, p. 80) signale : « la mutabilité de la réalité sociale fait qu'il est difficile de l'appréhender en se basant sur des structures conceptuelles fermées aux contenus établis à l'avance dont le seul caractère problématique serait d'être fragmentaires, où tout ce qui est exclus de la structure n'y a aucune fonction de transformation, dans un contexte d'accumulation de la connaissance ». Le sociologue en conclut (2002, p. 10) : « Nous devons transgresser les limites des concepts qui nous permettent de penser afin d'en faire des possibilités de contenus rénovés selon la capacité de construction des sujets ».

Faire un usage critique des théories ou critiquer la raison théorique signifie s'abstenir de penser le réel sur la base d'a priori et de batteries de concepts. Une théorie peut être critique mais son usage peut ne pas l'être. Pour Zemelman, « la question est que l'on peut faire un usage non critique d'une théorie dont la fonction est critique ». Il souligne ainsi que l'on peut raisonner de travers ou raisonner de façon dogmatique ou schématique. Le recours à la dialectique permet de saisir le caractère spécifique de la réalité, en s'obligeant à tenir compte de la détermination historique des théories et des catégories. Le sociologue précise cette idée en distinguant pensée théorique et pensée épistémique. La pensée théorique est une pensée chargée de contenus, une pensée prédicative. C'est une pensée qui, selon Zemelman (2004, p. 23) prononce des affirmations sur la réalité. La pensée théorique octroie des attributs au réel et par là, en viole la spécificité interne, tandis que la pensée épistémique est une pensée sans contenu. Pour le sociologue, comprendre est en effet souvent difficile.

Le centre de la pensée épistémique est le questionnement et non le prédicat. Par la question, la pensée épistémique se place face aux circonstances sans faire appel aux catégories tendant à construire la connaissance de la réalité. En ce sens, Fourastié (1966, p. 202) a raison de dire : « La question est le facteur essentiel du progrès de la connaissance ; elle est aussi un produit naturel spontané de la pensée ; que ni les polices, ni les censures, ni même les conformismes ne peuvent amputer ». Cette posture interrogative de la pensée épistémique s'éloigne des constructions toutes faites, comme le soulignait Mao Zedong (voir Garaudy, 1967, p. 249) au cours d'une réunion d'artistes et d'écrivains à Yenan en 1942. La pensée épistémique utilise des concepts qui n'ont pas de contenu précis pour détecter des diversités de contenus possibles, avance Zemelman (2004, p. 27). La pensée épistémique est une pensée préthéorique qui tente de construire une connaissance en rapport avec le mouvement de la réalité, qui



cherche à saisir le mouvement interne de l'indétermination de la réalité, qui élève au niveau théorique la densité et la complexité du réel. De par sa dimension indéterminée, la réalité ne peut pas être élevée au niveau cognitif et son contenu ne peut donc faire l'objet d'une élaboration théorique. La pensée épistémique se penche sans précipitation ni prévention sur la réalité pour parler le langage cartésien ; elle interroge les structures de la réalité déterminée par la théorie, et la saisit comme une logique d'articulation de niveaux, souligne René Millán (1997a, p. 19). La pensée épistémique dialogue avec l'indéterminé. Elle cherche à posteriori la déterminabilité de l'indéterminé. Pour Zemelman (2003a, pp. 123-124), « Les concepts et les structures conceptuelles ne sont pas employés par la fonction épistémologique au niveau de leurs contenus mais à celui de leur ouverture aux multiples modalités du mouvement de la réalité objective. En ce sens, aucun concept utilisé dans sa fonction épistémologique n'est une affirmation concernant les modalités particulières de concrétion ; il implique de préférence la possibilité de contempler une amplitude de concrétions possibles ». La pensée épistémique, tenant compte du fait que la réalité ne saurait être restreinte à des formes théoriques, l'aborde de façon ouverte comme objet possible et non comme contenu enfermé dans des formes conceptuelles cristallisées.

Selon Zemelman (2003a, p. 133), dans la construction de la connaissance de la réalité sociale, les exigences théoriques doivent être subordonnées aux exigences épistémologiques afin de ne pas limiter le raisonnement à la logique interne du schéma explicatif. Par conséquent, la problématisation de la réalité sociale ne se déduit pas des cadres théoriques et conceptuels, mais de l'ouverture à la réalité en mouvement. La pensée épistémique saisit cette réalité non du point de vue théorique mais d'un point de vue critique et problématique, ce qui ne signifie pas que les théories existantes soient vraies ou fausses ; il s'agit tout simplement d'éviter la médiation des théories dans la construction

de la connaissance du réel. La théorisation vient après. Les notions d'ouverture, de processus et de mouvement qui caractérisent la réalité font que la pensée épistémique cherche à en capter les différentes déterminations. La critique qu'elle fait aux cadres théoriques fermés renvoie au fait que la théorie ne voit pas la réalité en mouvement, en train de se transformer, en train d'évoluer, en train de changer. Zemelman (2003a, pp. 141-142) résume ainsi son approche critique :

La conception de la réalité en tant que mouvement exige l'adoption, sur le plan de la raison, d'une approche dynamique impliquant une organisation critique de la raison.

L'organisation critique de la raison consiste à lui donner la capacité de s'ouvrir à son objectif, sans déformations formalistes, qu'elles soient logiques ou théoriques. L'ouverture est un mécanisme rationnel permettant de définir des lignes de raisonnement alternatives, déterminées en fonction de l'exigence épistémologique de la totalité concrète.

De la fonction de la critique il s'ensuit que la raison cognitive est une construction. L'idée de construction correspond à l'hypothèse du caractère ontologique de la réalité en tant que mouvement et suppose un effort constant d'organisation de l'appréhension de l'objet ; il ne s'agit pas ici de la connaissance accumulée, mais plutôt de problématiser le point de départ théoriquement défini. C'est pour cette raison que nous soutenons que le mouvement entre le moment épistémologique et le moment théorique est une exigence dans le cadre de la construction de toute connaissance.

En conséquence, la forme rationnelle critique se fonde sur la prédominance de la fonction épistémologique sur la fonction théorique ; dans ce contexte, nous parlons de forme de raisonnement et non de logique de la raison cognitive.

La fonction de la critique s'exprime dans la remise en question des limites à laquelle la prédominance de l'épistémologique fait

allusion. Ce trait de la critique se matérialise dans les organisations non attributives de propriétés, par lesquelles la réalité commence à se transformer en réalité appréhendée.

La captation du concret-spécifique se traduit par une forme de raisonnement centré sur la logique de construction d'objets, fondée sur l'idée de champ d'objets possibles.

## 2. L'IDÉE DE RESIGNIFICATION ET LA CONSTRUCTION DE LA CONNAISSANCE

Nous abordons à présent la deuxième solution proposée par Zemelman, soit l'idée de resignifier les concepts en fonction du mouvement interne de la réalité. L'auteur (2004, p. 21) indique que : « La nécessité de resignifier surgit précisément du déphasage entre la théorie et la réalité ». Pour ce faire, les concepts doivent être employés en tenant compte de la complexité de la réalité et doivent refléter la potentialité du donné que les modèles théoriques ne permettent pas de saisir. La resignification permet de dépasser les contenus théoriques fermés qui tendent à emprisonner la réalité. Par exemple, l'usage des théories et concepts élaborés dans les universités occidentales doit être resignifié ou « re-sémantisé ». La créativité épistémologique étant liée au caractère dialectique de la réalité, le concept doit refléter la complexité de la réalité et la théorie qui la concerne doit tenir compte de son mouvement interne et participer à l'actualisation de ce mouvement. La resignification n'est pas du tout un changement de paradigme au sens de Kuhn (1983), mais plutôt le fait d'ouvrir le concept à la richesse du réel. Le concept est « en situation » en ce sens que son contenu résulte de la captation de la potentialité de la réalité, évitant du même coup de lui faire violence.

La resignification suppose la nécessité de problématiser la connaissance. La question posée permet de saisir la partie

immergée de l'iceberg que représente la réalité. Comme le disent les Haïtiens, *dèyè mòn gen mòn* (derrière la montagne, il y a la montagne) : le réel ne se dévoile pas spontanément, simplement. Pour l'aborder, il faut être conscient de sa complexité, du fait qu'il déborde des cadres théoriques anciens et qu'il y a toujours du nouveau à découvrir. Pour cela, la connaissance du réel doit nécessairement partir de sa spécificité. Gramsci souligne que le problème de la connaissance sociale est de construire une connaissance capable d'évoluer parallèlement à l'histoire. Capable, une fois de plus, de tenir compte du caractère complexe et dynamique de la réalité. La question qui est en jeu, dit Zemelman (2005, p. 31), n'est pas théorique mais épistémique, en ce sens qu'il faut découvrir les potentialités, en général cachées, de la réalité. La pensée épistémique permet de rompre avec les stéréotypes et les préconcepts pour pouvoir s'infiltrer dans la totalité complexe du réel et d'en dégager la logique interne par une théorisation à posteriori. Cette posture débouche sur l'activation de la réalité conformément à l'option de construction choisie. Elle rend compte de la mutabilité de cette réalité et met en évidence les limites des concepts, tout en saisissant l'historicité qui s'inscrit au cœur du réel.

Autre point essentiel de la théorie sociale de Zemelman : la notion de sujet connaissant, constructeur de la connaissance. Avant d'examiner de quelle façon cette notion se présente dans cette épistémologie, il convient de souligner que le concept de sujet est fondamental dans la théorie de la connaissance. La notion de sujet renvoie à l'être connaissant, tandis que la notion d'objet renvoie au processus ou au phénomène sur lequel le sujet développe son activité cognitive. Il s'agit de déterminer la nature, le caractère et les propriétés spécifiques de la relation cognitive. Dans la philosophie ancienne, la séparation entre le sujet et l'objet n'était pas claire ; il aura fallu attendre pour cela le grand tournant de la philosophie de Kant. Même Descartes ne

faisait pas clairement cette distinction et insistait sur le caractère subjectif de la conscience et de la pensée. Chez lui, les termes objectif et subjectif gardent leur connotation médiévale, donc scholastique. Kant réalise la véritable distinction entre sujet et objet. Son sujet transcendantal est le fondement de la réalité empirique, de la nature, du monde des objets ; et l'objet est le produit de l'activité de ce sujet, sa construction transcendantale. Pour la philosophie marxiste, la relation entre le sujet et l'objet est seulement l'abstraction d'une partie du rôle réel du sujet. Dans ce cadre, la relation cognitive surgit et découle d'une relation pratique entre sujet et l'objet. Du point de vue du marxisme, le sujet n'est pas seulement l'être connaissant. C'est un sujet actif et pratique tandis que l'objet est la chose sur laquelle se développe la praxis. C'est seulement à partir de cette praxis que le sujet, nous dit Lektorski (1980), devient un sujet connaissant et l'objet une chose connue. Il ne fait guère de doute que c'est cette conception du sujet qui va en grande partie influencer l'épistémologie critique de Zemelman.

Ainsi donc, la notion de sujet chez Zemelman n'est pas le sujet cartésien (*res cogitans* ou chose pensante) ni le sujet kantien – chez Kant le sujet de la connaissance n'est pas le sujet individuel, mais un sujet universel, un sujet transcendantal qui dépasse tout « moi » individuel ; le sujet réalise ses activités au-dessus de la conscience, le sujet de la connaissance réunit en lui tous les sujets individuels – tous libres des déterminations historiques et des préoccupations d'ordre politique. Le sujet zemelmanien est un sujet situé, localisé, doté d'une volonté de changer l'ordre existant si ce dernier ne correspond pas à ses projets historico-politiques. Le sujet connaissant ne construit pas la connaissance pour la connaissance, mais pour agir sur la réalité. Pour le marxisme, l'action pratique commence par la connaissance. Zemelman (2003a, p. 85) souligne :

Pour le marxisme il ne s'agit pas, comme chez Kant, de la possibilité du sujet de « se transcender lui-même », mais de resituer la relation sujet-objet à partir de la revendication de la pratique ; donc, dans la mesure où le marxisme est la critique par le sujet de sa réalité, on ne peut l'enfermer dans le cadre étroit de la théorie de la connaissance. Qui plus est, le marxisme resitue la connaissance et la définit comme « un moment de la praxis » transformatrice de la réalité. Le marxisme est une théorie sur la possibilité de faire le nécessaire, pas simplement une théorie sur la possibilité de la connaissance en général. En d'autres mots, le marxisme est une théorie de l'histoire qui, sur le plan de la connaissance, se traduit par la « production de la conscience », topos classique de Marx qui (...) recouvre la complexité de la conscience critico-sociale.

Ainsi, pour Zemelman, la construction de la connaissance ne consiste pas seulement à se poser les problèmes que l'on peut résoudre mais à commencer par se les poser correctement. Le sujet est à la fois constructeur de connaissance et constructeur de réalité. Son rapport au monde extérieur n'est pas fait que de pure contemplation intellectuelle, mais d'action politique, d'où le titre de l'un des ouvrages de Zemelman : *Nécessité de conscience*. Pour l'auteur (2007, pp. 67-68), la conscience « n'est pas simplement un produit de l'évolution historique mais la capacité de créer l'histoire ». En ce sens, la construction de la connaissance est liée à un projet de construction de processus politiques alternatifs. Le sociologue (2007, pp. 27-28) affirme : « ...nous devons nous atteler à la tâche de construire une connaissance qui puisse utilement soutenir les alternatives populaires de développement, en rupture avec les conventions du rigorisme épistémologique et théorique des nouveautés perpétuellement renouvelées des sciences sociales, afin d'avancer sur le plan théorique avec une intelligence créative ne sous-estimant pas une volonté de « faire » qui n'est pas toujours bien définie ».

À l'inverse de la perspective traditionnelle de construction de la connaissance, pour Zemelman, il faut toujours envisager le rapport présent/futur et non le rapport présent/passé (2007, p. 29) :

En termes traditionnels, le fondement de la construction de la connaissance a été le rapport présent/passé ; néanmoins, dans la perspective de l'analyse politique, cette base est remplacée par le rapport présent/futur. La connaissance ne se pose plus en tant que reconstruction du passé mais en tant qu'appropriation du futur, c'est-à-dire du potentiel, du virtuel de la réalité. Si le but poursuivi est l'appropriation du futur, de ce qui ne s'est pas encore produit, la seule rationalité qu'il est possible d'envisager s'exprime dans la logique de potentialiser quelque chose, l'existant et le donné. Le rapport présent/futur conforme ainsi le champ de la réalité où a lieu l'activation du réel (...) et non plus uniquement son explication.

D'où la question de la nécessité de l'utopie pour penser l'avenir ; en effet, selon Zemelman (2007, p. 29), « ...la réalité n'atteint sa plénitude, autrement dit, ne se complète, que dans le projet même de construire le futur recherché en tant que réalité qu'il sera possible de vivre comme une expérience ». L'idée d'utopie est fondamentale chez le sujet connaissant. Dialectiquement, la réalité ne se confond pas avec le donné, elle possède des potentialités qu'il faut actualiser au moyen de la construction de la connaissance. Le sociologue affirme que la construction de la réalité est le résultat de la capacité sociale de canaliser le processus de changement de façon viable. Voilà pourquoi sa théorie de la connaissance incite à saisir le dynamisme du réel en mouvement tandis qu'elle le conduit à critiquer les méthodes scientifiques qui ne tiennent pas compte de la dimension utopique du réel. Zemelman (2003b, p. 23) souligne :

Penser la réalité en mouvement consiste d'abord à affirmer la nécessité de s'en approprier les dynamismes, mais représente également une difficulté majeure quand il s'agit d'organiser un raisonnement prétendant à la scientificité, dans la mesure où cela conduit à heurter de front les modes établis de penser la réalité qui sont l'expression de canons méthodologiques établis depuis fort longtemps. La critique d'E. Bloch de la structure de la méthode scientifique prend ici tout son sens ; ce dernier réclame en effet l'intégration [à cette méthode] de catégories autres que les catégories classiques qui servent de fondement à la scientificité. Parmi celles-ci, nous retiendrons la potentialité qui implique de comprendre toute détermination comme étant inachevée, ouverte à de nouvelles réalités susceptibles d'enrichir les déterminations établies. Par conséquent, nous comprenons l'appropriation des dynamismes de la réalité comme un défi lancé à ce qui est en vigueur et accepté, non à partir d'un choix théorique ou idéologique, mais, plutôt, comme l'expression d'un mouvement qui se transforme en directions inédites. C'est ce qui constitue la base de la problématisation des contenus organisés, en tant qu'aucun ne peut être conceptualisé à l'intérieur des limites conçues comme inamovibles.

Le présent, qui est essentiel dans la théorie de la connaissance de Zemelman, est l'espace dans lequel il faut penser le mouvement de la réalité. D'ailleurs, l'auteur a consacré plusieurs ouvrages à l'analyse du présent : *Conocimiento y sujetos sociales. Contribución al estudio del presente. (Connaissance et sujets sociaux ; Contribution à l'étude du présent)* Dans le premier ouvrage, Zemelman (1997b, p. 15) affirmait ceci : « Ce livre décrit une méthode d'observation de la réalité en mouvement : le présent. Son objectif est de contribuer à détecter les possibilités de transformation de la réalité qui s'offrent à l'individu ». Autrement dit, le temps est un paramètre essentiel dans la construction de la connaissance de la réalité. Dans son texte sur l'histoire et la politique de la connaissance, Zemelman insiste sur le fait que le présent est une



exigence épistémologique de l'analyse. Il sait que le temps n'est pas homogène. Se référant à Gramsci, le sociologue (1983, p. 59) soutient : « Pour Gramsci, la science du «présent», point central de la problématique non résolue du lien entre le mouvement de la conjoncture et celui de la structure, est le champ dans lequel se meut pratiquement toute la connaissance sociale, exception faite de l'histoire ».

Le présent envisagé en tant que condition épistémologique de l'analyse suppose une rupture avec l'approche historique traditionnelle. La référence au présent est due au fait que l'on construit la connaissance du réel au moment même où il survient, ce qui exige de redéfinir les cadres théoriques fermés. La dimension épistémologique de l'analyse du présent permet de saisir les possibilités de construction de l'avenir qu'il renferme, car le présent, nous dit Zemelman (1997b, pp. 17-18), « contient de multiples potentialités que divers sujets sociaux peuvent activer. Un projet ne représente qu'une des orientations possibles, si bien qu'avant de choisir un projet, il est nécessaire d'analyser les choix possibles et d'en déterminer les possibilités objectives ».

## CONCLUSION

Dans l'ensemble, la théorie sociale de Zemelman propose une nouvelle approche de la construction de la connaissance du réel basée sur la dialectique et la resignification ; ainsi que nous l'avons vu, c'est le caractère dialectique de la réalité qui pousse le sociologue à critiquer les théories établies. La réalité étant toujours en mouvement, elle échappe aux catégories et aux théories figées qui ne permettent pas de rendre compte de toutes les potentialités, des richesses et des ouvertures que renferme la réalité. La resignification implique de donner un nouveau contenu aux concepts en fonction du mouvement singulier et de la

spécificité du réel. Zemelman s'abreuve comme tant d'autres à la source épistémologique occidentale, mais le fait en tenant compte du mouvement et du dynamisme de la réalité. La distinction qu'il établit entre pensée épistémique et pensée théorique a ainsi une portée heuristique. Cette distinction permet de fixer les limites des théories et de construire une véritable connaissance du réel. De même, le fait de mettre l'accent sur le présent permet à la conscience historique et politique de confronter ses projets à la réalité en mouvement.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Jean Fourastié, *Les conditions de l'esprit scientifique*. Paris, Gallimard, 1966.
- Roger Garaudy, *Le problème chinois, suivi de textes essentiels de Mao Tsé-Toung et du parti communiste chinois*. Paris, Seghers, 1967.
- Georges Gurvitch, *Dialéctica y sociología*. Madrid, Alianza, 1971.
- Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*. Paris, Flammarion, 1987.
- T. S. Kuhn, *La estructura de las revoluciones científicas*. Mexico, Fondo de cultura Económica, 1983.
- W. A. Lektorski, *Teoría del conocimiento y marxismo*. Mexico, Taller Abierto, 1980.
- René Millán, "Prefacio", in *Problemas antropológicos y utópicos del conocimiento*, d'Hugo Zemelman. Mexico, El Colegio de México, 1997.
- Hugo Zemelman, *Historia y política en el conocimiento*, Mexico, Facultad de Ciencias Políticas y Sociales de la UNAM, 1983.
- Hugo Zemelman, *Problemas antropológicos y utópicos del conocimiento*. Mexico, El Colegio de México, 1997a.
- Hugo Zemelman, *Conocimiento y sujetos sociales. Contribución al estudio del presente*. Mexico, El Colegio de México, 1997b.

- Hugo Zemelman, *Necesidad de conciencia. Un modo de construir conocimiento*. Barcelona, Anthropos, 2002.
- Hugo Zemelman, *Los horizontes de la razón, I. Dialéctica y apropiación del presente*. Barcelona, Anthropos, 2003a.
- Hugo Zemelman, *Los horizontes de la razón, II. Historia y necesidad de utopía*. Barcelona, Anthropos, 2003b.
- Hugo Zemelman, “Pensar teórico y pensar epistémico”, in *América Latina: Los desafíos del pensamiento teórico*, Irene Sánchez Ramos et Raquel Sosa Elízaga coord., Mexico, Siglo XXI, 2004.
- Hugo Zemelman, *De la historia a la política. La experiencia de América Latina*. Mexico, Siglo XXI, 2007.